RICARDO MENÉNDEZ SALMÓN

L'ÎLE RÉALITÉ

roman traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu



Jacqueline Chambon

PRÉSENTATION

Dans un futur que l'auteur nomme « Nouvelle Histoire », notre monde, gouverné par le Système, se voit regroupé en un archipel où deux forces coexistent : les Originels et les Étrangers. À l'intérieur du Système existe une entité appelée le Dé, qui en constitue le centre.

D'abord gardien de l'île Réalité puis prisonnier de l'Académie du Rêve, le Narrateur embarque sur l'Aurore, sorte d'arche de Noé qui parcourt les mers dans l'espoir de trouver le mythique Dé.

À travers cette épopée, Ricardo Menéndez Salmón accoste sur les rives de notre modernité et de l'actualité la plus brûlante : la peur de l'autre ; l'obsession de l'identité ; la recherche constante d'une vérité sur la complexité du monde. Associant l'intime et le politique, il multiplie avec brio les formes narratives, parmi lesquelles la dystopie, l'allégorie, le récit métaphysique et une poésie apocalyptique.

Né à Gijón en 1971, Ricardo Menéndez Salmón, dont toute l'œuvre interroge les rapports de l'art et du mal, est l'un des écrivains les plus prometteurs de la nouvelle génération espagnole. Déjà publiés aux éditions Jacqueline Chambon : Le Correcteur *et* La Philosophie en hiver *(2011),* La lumière est plus ancienne que l'amour *(2012),* Medusa *(2013),* Débâcle *(2015) et* Enfants dans le temps *(2016).*

DU MÊME AUTEUR

L'OFFENSE, Actes Sud, 2009.
LE CORRECTEUR, Jacqueline Chambon, 2011.
LA PHILOSOPHIE EN HIVER, Jacqueline Chambon, 2011.
LA LUMIÈRE EST PLUS ANCIENNE QUE L'AMOUR, Jacqueline Chambon, 2012.
MEDUSA, Jacqueline Chambon, 2013.
DÉBÂCLE, Jacqueline Chambon, 2015.
ENFANTS DANS LE TEMPS, Jacqueline Chambon, 2016.

Titre original :
El Sistema
© Editorial Seix Barral, Barcelone
© Ricardo Menéndez Salmón, 2016

© ACTES SUD, 2018
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10032-2

RICARDO MENÉNDEZ SALMÓN

L'Île Réalité

roman traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu

Jacqueline Chambon

à Eva Ervas
Pondus meum amor meus ; eo feror quocumque feror.

Aucun écrit touchant à la vie d'un sujet secret ne peut lui-même échapper au secret, et un culte est par la suite voué au document aussi bien qu'au personnage originel.

Don DeLillo,
L'Étoile de Ratner.

À LA STATION MÉTÉOROLOGIQUE

Le Système est un archipel.

Les textes sur le temps humain mentionnent quatre époques : Protohistoire, Histoire ancienne, Histoire moderne et Nouvelle Histoire. Pendant la Protohistoire, le Système n'existe pas. Durant cette période, seule existe la Nature et, dans la Nature, un animal qui commence à grand-peine à échapper au froid, à la peur et à l'extinction prématurée, grâce à l'emploi d'outils, à la réunion en tribus, à l'adoption de stratégies de chasse et de pêche.

Avec l'Histoire ancienne apparaît l'écriture. Les cultures et l'agriculture se développent, tout comme la domestication des animaux. Les premières cités naissent. La religiosité s'organise. Les législations fleurissent. Le Système commence à se profiler. Il se développera au cours de l'Histoire moderne et se consolidera durant la Nouvelle Histoire, jusqu'à atteindre sa forme actuelle.

Jadis, le Système était différent : continents, fédérations, pays. Aujourd'hui, comme on l'a dit, c'est une mosaïque d'îles. Cette fragmentation a été favorisée par les guerres idéologiques ; les conflits économiques l'ont accentuée. Les îles ont des noms très divers. Des nombres ou des acronymes ; des noms de personnalités autrefois importantes ; des substantifs. Le nom de l'île du Narrateur est Réalité. Elle s'appelait déjà ainsi durant l'Histoire moderne et elle a depuis gardé cette dénomination. Ses habitants aiment dire qu'entre le passé et le futur, ce qui a été et ce qui sera, la nostalgie et le désir, ils habitent, eux, Réalité.

Ce sont des grammairiens ardents, sévères.

Dans l'île, par exemple, l'usage de la majuscule est important. Il y a Conseil. Il y a Armée. Il y a Roi. Le gros de la population est constitué d'une masse de techniciens, de fonctionnaires, d'ouvriers. Garçons et filles reçoivent une éducation commune. On stimule des vertus comme la modération et la ténacité. On estime aussi comme valeur une certaine indifférence à la souffrance. On naît à la maison, on vit en famille, on meurt sans douleur.

Il y a longtemps, très longtemps, que la plupart des Réalistes ont cessé de rêver.

Des rumeurs circulent au sujet de la décomposition du Système. On parle de tumultes au Dé, centre d'où émane le pouvoir, on codifie des lois, on dicte droits et devoirs. On prononce ces mots dont la seule mention provoque l'effroi : *mutilation*, *gibet*, *cannibalisme.*

Sceptique par éducation, le Narrateur se contente de prendre note de ces rumeurs. Il les consigne sans que son pouls s'altère, sans leur accorder une importance excessive. La vie à Réalité n'a pas été bouleversée par ce qui peut se passer dans le Dé. De là continuent à arriver des instructions et des mémorandums. Tous ont en commun des mobiles semblables : comment légiférer, pour qui le faire, contre quoi se prémunir.

Car la nature du Système est la coercition ; son objectif, la sécurité. Les îles du Système ont accepté cette équation comme indiscutable. Garantir la sécurité de ses sujets est le principal souci du Système. Le Système a comme unique responsabilité d'obtenir que ses fidèles vivent à l'abri. Bonheur, liberté ou justice sont des droits qui ne peuvent émaner que d'une sécurité préalable.

Le Narrateur, qui connaît à fond l'Histoire moderne, sait qu'à cette époque cette équation n'a pas toujours été respectée. Ce qui provoqua des guerres dévastatrices, la naissance de mouvements violents qui menacèrent de détruire toute idée d'équilibre ; il se produisit des révoltes qui, au prétexte de défendre certaines convictions, entraînèrent paralysie et mort.

Les rumeurs sur l'effondrement du Système sont cycliques. En fait, on ignore d'où elles viennent et ce qu'elles prétendent. Le Narrateur, dont le scepticisme n'implique pas une intelligence négligente, a consacré bien des heures à réfléchir à cette question.

Sa conclusion, qu'il n'a partagée avec personne, est que c'est le Système lui-même qui diffuse ces rumeurs.

Réalité est une île en forme de rectangle presque parfait, un caprice de la géologie. Son aspect – elle semble sortie du moule d'un artisan plutôt que du conflit permanent entre la terre et la mer – rend sa défense aisée. Ce qui, toutefois, ne dissuade pas les Étrangers de tenter d'accéder à son territoire. Jusqu'aux îles apparemment inexpugnables qui se sont transformées en objectifs.

Au début de la Nouvelle Histoire, le Système a défini une double catégorie : les Originels, sujets *de facto* et *de jure*, et les Étrangers, personnes étrangères au conglomérat d'îles, corps résiduels que les disputes idéologiques et économiques avaient purgés. La prose officielle parle d'*alliés* et d'*ennemis*. Le vulgaire le traduit de façon drastique, avec une force pronominale : *nous* et *eux*.

Les excès de la fin de l'Histoire moderne exigèrent de la part du Dé une gestion stricte et claire de l'appartenance. Ce qui demeurait à l'intérieur du Système ; ce qui devait rester hors de ses frontières. Cet enseignement, qui a valeur de dogme au sein des communautés systémiques, constitue la première révélation qu'école et parents transmettent aux nouvelles générations. Le problème est que, en apparence, la catégorie des Étrangers ne cesse de croître. Les rumeurs suggèrent que Réalité et une bonne partie des îles qui l'entourent ne sont désormais rien d'autre que des forteresses assiégées. La mer et tout ce qu'elle contient se sont changés en une terrifiante énigme.

Le Narrateur habite la Station Météorologique 16, un cube de pierre, de ciment et de verre installé au bord d'une falaise. Converti en gardien de ce morceau d'île, ses jumelles dirigées vers l'horizon, il attend, jour après jour, au cas où, au loin, comme une tache sur la peau, apparaîtraient les Étrangers.

Le Narrateur, donc, n'est Narrateur que par vocation. Son métier, dans cette place forte de Réalité, est celui de vigie, de sentinelle, de délateur.

La journée du Narrateur se déroule méthodiquement. Il se lève très tôt, vers cinq heures du matin, fait sa toilette et sa gymnastique, prend son petit-déjeuner, consulte le sismographe, le baromètre et le mesureur de présences. Il consacre ensuite deux heures à l'étude de l'Histoire moderne – sa passion – et de la Nouvelle Histoire – son devoir –, prend connaissance des rapports arrivés du Dé pendant la nuit et passe le reste de la matinée, avant le repas de midi, à tenir la Station en ordre. La 16 comprend une chambre, une cuisine, des toilettes et un bureau. Une terrasse court sur tout son périmètre. Le Narrateur y a planté du romarin et de la lavande. Après le déjeuner, il se permet une sieste, puis parcourt l'étendue du terrain qui correspond à la Station. Il s'assure que les chiens aient de l'eau et de la nourriture, vérifie le bon ordre des citernes, des dépôts d'essence et de kérosène, la cabane du développement et du maquettage. Au milieu de l'après-midi il consacre quelques minutes à son cahier. À un certain moment, avant le dîner, il téléphone à sa femme et parle avec ses deux filles. Les trois femmes viennent le voir le dernier week-end de chaque mois. Cet éloignement pèse au Narrateur, mais il le respecte stoïquement. Après dîner, il cultive une de ses passions : les échecs, il est expert dans cette tradition ; la philatélie, plaisir hérité de son père ; ou la lecture de romans, activité à effets concrets, inexistante dans le Système depuis les grandes persécutions de la Nouvelle Histoire, mais qu'il pratique avec une constance non exempte d'inconvénients, tant pour son économie (les romans ne sont pas faciles à obtenir) que pour son bien-être (dans les romans la vie est *toujours* différente de la vie à Réalité). Le Narrateur ne dort que quelques heures. Son sommeil est lourd, un sommeil de brute, sans plaisir.

La nuit dernière, pendant qu'il se reposait, le lecteur d'événements a filtré, avec les ordres habituels émanant du Dé, le

communiqué d'un dénommé V2 : « À tous les Points Chauds, Observatoires d'Oiseaux, Postes Frontières, Derniers Hommes Libres et Stations Météorologiques du Système. Troubles dans les îles méridionales. Faim. Pillages. Destructions de banques, d'hôpitaux, de prisons. Cupidité. Rapine. Chaos. Les choses sont en train de devenir clandestines. Nous répétons : les choses sont en train de devenir clandestines. Nous nous réjouissons. »

Le Narrateur essaie de poursuivre sa journée comme si le communiqué n'avait pas existé, mais il n'y parvient pas. Son scepticisme habituel est perturbé. Ses études d'Histoire moderne et de Nouvelle Histoire s'en ressentent. Il profite à peine de son repas et de sa sieste. Il distribue sans discernement la nourriture pour les chiens et commet des erreurs dans la transcription des faits. Il n'appelle pas sa famille.

Le Système vit sous tension. À mesure qu'elle s'accroît, sa force génère un vivier d'antagonistes. Certains interprètes signalent que dans ce paradoxe se cache son dramatique destin. Car en se développant, en se fortifiant et en aspirant à la perpétuité, le Système crée les éléments qui le détruisent. Comme le cancer, le Système est une floraison incontrôlée d'avidité de durer, d'éternité cellulaire.

La nuit est très belle quand le Narrateur éteint sa lampe de chevet et décide de dormir. Mais l'insomnie le jette sur la terrasse. Pendant un instant, comme il contemple les étoiles et écoute le bruit de la mer, toute préoccupation s'efface : les dossiers anciens, les arguments *ad hominem*, la misère possible et la possible grandeur, l'éclat des temps passés, la simple existence d'un avenir.

Tout. Absolument tout.

Le jour se passe sous le sortilège de la communication de V2. Les derniers mots du message (« Nous nous réjouissons ») troublent le Narrateur d'une façon particulière. Cette joie dans le désastre l'inquiète. Il abrite en outre la certitude que le communiqué est authentique, et doublement. Non seulement il est convaincu qu'il ne procède pas du Système, comme ces fausses déclarations faites par le pouvoir de façon intéressée pour les démentir ensuite à son

propre bénéfice, mais il admet que tout ce qu'il insinue est vrai. Le scepticisme du Narrateur semble se lézarder.

L'idée de Chute est familière au Narrateur. Sa passion pour l'Histoire moderne lui a appris que la Chute constitue, en fait, la pierre angulaire du progrès. Mais l'idée d'être contemporain de cette Chute introduit un élément nouveau. Lire l'Histoire n'est pas la même chose qu'en être un des protagonistes. Tour de guet, la Station Météorologique 16 se change brusquement en quelque chose de plus qu'un simple poste de contrôle. Elle se transforme en un lieu où les choses *peuvent* arriver.

L'après-midi arrive une communication du Conseil de Réalité. Les perturbations que le Système subit depuis plusieurs jours sont dues à des Étrangers qui sont parvenus à éviter divers mécanismes de contrôle et ont même usurpé des personnalités d'Originels et diffusé des informations fausses. Cet accès des excentriques à une forme de technologie inattendue provoque chez le Narrateur une sincère inquiétude alarmante.

La mer est un tapis muet, mort, qui ne thésaurise aucune forme de vie. Pour le deuxième jour de suite, il ne téléphone pas à sa famille. Le soir, avant de s'endormir, il reproduit sur l'échiquier la partie Anderssen-Kieseritzky, la partie immortelle de Londres en 1851.

C'est l'unique paix de la journée.

Réalité est divisée en dix-sept Substances. Chaque Substance a un Attribut et plusieurs Accidents. Le Narrateur est né, a grandi, fait ses études et s'est marié dans l'Attribut de Substance 16. Substance 16 est une des divisions les moins étendues et les moins peuplées de Réalité. C'est une Substance à la nature splendide, à la terre fertile et au climat doux. La vigueur de Substance 16 fut grande jusqu'à voici quelques décennies, mais une profonde crise dans ses principaux secteurs, mines, pêche, sidérurgie, a provoqué la stagnation de la démographie, un effet sur l'économie et un exode de la population vers des Substances plus prospères. Substance 16 est aujourd'hui un parc à thème de sa splendeur passée, un territoire qui survit par inertie, et dans lequel la beauté de

l'environnement ne fait qu'accentuer la tristesse des cœurs. Les émigrés de Substance 16 quittent leur pays à regret. Mais ils n'y reviennent jamais.

Le Narrateur est conscient que son poste à la Station est un jalon mineur dans la grande comptabilité de Réalité et, par extension, dans la gigantesque comptabilité du Système. Cela ne l'empêche pas de remplir sa tâche comme s'il était le dernier rempart contre les Étrangers. C'est peut-être pour cela qu'il est fâché contre lui-même, à cause du peu d'efficacité qu'il a montré hier dans son travail. Échaudé, il remplit aujourd'hui ses occupations à son entière satisfaction. Comme celle de téléphoner à sa famille. La Station pouvant seulement passer des appels, non en recevoir, il lui est aisé de s'abriter derrière un mensonge pour justifier sa défection des deux derniers jours.

– Un problème sur la ligne, dit-il à sa femme sans que sa voix tremble.

Pendant la journée le Dé reste silencieux. Le Narrateur se couche avec une sensation de fièvre sur la peau. Et il pense à un beau, à un très vieux mot : *mélancolie.*

Le mesureur de présences s'active à l'aube. La pendule à chiffres phosphorescents marque une heure difficilement oubliable : 03:33. Le Narrateur saute de son lit pour se diriger vers la cabane du développement et du maquettage. Les chiens l'accueillent avec une salve d'aboiements, mais l'odeur familière calme vite leur agitation.

Dans le secteur nord-est de Substance 16, près du point le plus septentrional de Réalité, une présence est détectée. Sur l'écran vert foncé son pouls est visible des heures durant, immobile sur le cadran mais actif. Puis, tandis que le soleil offre ses premiers rayons, la présence s'évanouit pour ne plus revenir.

Le Narrateur sort de la cabane pour scruter l'horizon avec ses jumelles. Comme on pouvait s'y attendre, la mer lui renvoie un regard inerte. La faim le ramène à l'intérieur de la Station, où il déjeune avec un appétit de loup, comme si la tension accumulée avait déclenché son besoin de nourriture.

Dans son communiqué au Système, le Narrateur observe un ton neutre, en notant avec exactitude les heures d'apparition et de disparition du pouls. Il ne se permet aucune conjecture. Le Dé métabolise l'information avec asepsie : « Notification traitée. Restez attentif. » La journée se poursuit en une lutte acharnée contre le sommeil, et sa sieste est inhabituellement longue. Il se réveille avec la migraine et des nausées. Pour le reste, les heures passent, monotones, malgré le beau temps et l'air doux et pur.

Le soir, au téléphone, il se montre fuyant et ne parle pas à sa femme de l'incident de la présence. Avant de dormir, la lecture de l'un des plus célèbres romanciers de Réalité le confirme dans ses certitudes. La littérature, dans l'île, a toujours été une branche du folklore.

Après les avoir récupérés à l'aérodrome voisin, un véhicule de l'Armée emmène les ingénieurs à la Station. Tous deux sont militaires, officiers subalternes : un capitaine et un lieutenant. Et les deux se ressemblent comme deux gouttes d'eau, comme des pièces sorties du même moule. Ils remettent au Narrateur un billet d'accueil et de logement pour quatorze jours. Ils s'installeront dans la cabane. Le Narrateur sera sous leurs ordres durant cette période, toutefois il pourra consulter en cas de doute la délégation du Conseil à Substance 16.

Le capitaine mentionne le mot *routine*. Le Narrateur pense que le mot *routine* et un séjour de quatorze jours sont des quantités non homogènes, un cercle carré, mais il préfère se taire. Les ingénieurs commencent à régler leurs affaires dans leur jargon ; soulagé, le Narrateur leur tourne le dos. Il ne les revoit pas de toute la journée.

Depuis l'implantation de la Nouvelle Histoire, le Système a développé une hypertrophie technologique. Les savoirs humanistes, l'art et la littérature sont devenus des vieilleries pieusement tolérées. Le solde du compte fait apparaître une disproportion de plus en plus accusée entre le progrès scientifique et les satisfactions intangibles. La joie, par exemple, a diminué de façon simultanée avec le déploiement des conquêtes micro- et macrophysiques. Jamais l'homme n'a été aussi seul qu'aujourd'hui entre la matière

atomique et la matière stellaire. Parce que, en dévoilant leurs mystères à toutes deux, il semble s'être oublié lui-même.

Ces pensées assaillent le Narrateur, qui s'est réfugié dans son cahier. Là, il se conduit en libre penseur, profession dangereuse, à ce qu'il sait. Il y a des bûchers dans sa mémoire où jadis ont brûlé les pionniers.

Les ingénieurs ne se montrent pas. C'est à peine si le Narrateur peut les voir après le repas de midi, lorsqu'ils prennent des mesures avec un théodolite autour des dépôts d'essence et de kérosène.

L'ennui comme événement principal. Un ennui généreux, exactement de la taille du cadran de la pendule, qui rend au Narrateur l'évidence que les péripéties des jours passés lui ont fait oublier. Qu'il ne se passe presque jamais rien à la Station ; que sa vie s'est depuis longtemps transformée en cet écoulement d'heures vides, en la consultation d'écrans à plasma qui retransmettent des données monotones, des mots mille fois répétés, une bureaucratie non seulement sans âme, mais également sans visage.

Son père, qui était un homme patient au point de faire de cette vertu une couleur, le gris de la prudence, qui se répandait sur ses actes, lui a légué en mourant un album de timbres. Le Narrateur contemple ces œuvres d'art, invisibles pour des millions d'Originels, objets utiles et à la fois d'une très grande délicatesse, et qui ont été capables de franchir le temps bien qu'ils aient été fabriqués avec les plus humbles matériaux.

Le soir, sa femme lui parle d'une voix qui n'est guère distincte de celle des communiqués du Système. La tendresse comme autre routine combustible, qui s'alimente de l'oxygène des jours et se consume en une flamme sans beauté ni chaleur. Il pense aux premiers jours de leur vie commune et se sent étranger, comme s'il avait envahi l'intimité d'une autre personne. Après la conversation, l'album de timbres ne lui apporte aucun soulagement. Audehors, dans la nuit immunisée, une lumière palpite à l'intérieur de la cabane du développement et du maquettage.

Les techniciens ne prennent aucun repos.

Un jour radieux se lève. Les vélums ont été ouverts. La lumière a une qualité qui fait penser à une offrande. Même le petit-déjeuner a une autre saveur. Le cadeau du climat fait que le café, le pain grillé, le miel, la confiture, les aliments de chaque jour ont une consistance nouvelle.

Le Narrateur ouvre les fenêtres de la Station et se laisse envelopper dans la luminosité tiède. Chaque pore de sa peau rappelle une fleur enflammée. Rien ne perturbe ce moment. Ni la présence des ingénieurs, qui ont maintenant disposé leurs engins sur la pelouse ; ni les aboiements des chiens, irrités par la présence des machines ; pas même la musique réitérée des contrôles de la Station, qui depuis la première heure vomissent des rapports en provenance du Dé.

La beauté du jour dure jusqu'à l'après-midi bien avancé. Au crépuscule, des nuages gras et violents, mauves comme des pinçons, font irruption à l'horizon. La pluie tarde encore deux heures avant d'arriver. Elle dévaste alors le ciel, la terre et la mer, comme la gifle d'un géant. Un autre type de beauté naît alors. Une beauté de catastrophe qui fait sentir au Narrateur, enfermé dans la cuisine, dans cette pièce qui, ce matin, avait l'air d'une fenêtre ouverte sur le paradis, sa fragilité, celle d'un animal dans sa caverne, et il prie pour que les toits supportent l'assaut et que le cube ne soit pas anéanti.

Quand cesse la tempête, la Station se retrouve dans le noir. Aidé d'une lanterne industrielle, le Narrateur va à la cabane. Il y trouve les ingénieurs, pâles et épuisés, comme après une nuit de soûlerie ; les chiens sont morts, déchirés par la violence de l'ouragan, qui a transformé leurs cages en tas de ferraille. Il recouvre leurs corps avec des sacs en plastique.

Creuser une tombe pour les chiens est une tâche pénible. La solidarité et l'affection de tant de jours cachées dans un trou. Un animal qui enterre d'autres animaux.

La pelle blesse les mains du Narrateur, peu habitué à ce genre de travail. Les ingénieurs l'observent avec respect, mais de loin, comme s'il enterrait des cadavres de pestiférés. Ils vont et viennent

autour du trou, flegmatiques, mal à l'aise. Les cigarettes qu'ils fument allument des points d'exclamation.

Quand il a terminé de creuser, le Narrateur les regarde à travers les vitres de la cabane, au milieu de leurs machines. Deux jours à peine qu'ils sont ici, et déjà la présence de ces hommes infecte tout. Le Narrateur regrette sa solitude. La Station est une école de désaffection. Son diagnostic est clair : misanthropie, intolérance à l'être humain.

Un calme absurde emplit le ciel. La dévastation laissée par la tempête d'hier semble irréelle. Quelque chose de très puissant a transporté dans le périmètre de la Station ce théâtre de structures brisées, de tuiles arrachées, d'animaux morts. Une ville Potemkine de la déroute, installée pour effrayer le visiteur, autre trompe-l'œil du malheur.

Le Narrateur rédige un rapport précis. Il souligne les dégâts, mentionne la mort des chiens, effectue une expertise du désastre. Il termine son mémoire en sollicitant l'autorisation de se déplacer à Attribut 16 ou qu'à défaut, demande-t-il, lui soient livrées, le plus vite possible, les pièces de rechange adéquates.

En 1987, dans la ville de Reykjavík, un des cavaliers de Tal, lors de sa partie contre Hjartarson, en partant de sa case Cb1, décrit le périple d2 – f1 – e3 – c2 – a1 – b3 – a5 – c6 – e5 – g4 – h6 – g8. Avant de s'endormir, le Narrateur, étonné, observe ce trajet. Beaucoup de beauté se cache dans le monde.

Le Narrateur s'est habitué à une routine du mouvement qui n'a pas besoin d'avions, de bateaux ni de trains. Il se transporte ainsi à travers les soixante-quatre cases de l'échiquier en des tourbillons de pièces et de combinaisons, algèbre de l'intelligence qui ne se manifeste sur aucun espace mesurable. Il n'y a ni vallées, ni ruines, ni océans. Il n'y a que des déplacements létaux ou non sanglants de figures symboliques sur un tapis lui aussi symbolique. Les métaphores du jeu sont si nombreuses que leur importance se neutralise. L'échiquier est la Vie ; l'échiquier est le Système ; l'échiquier est le Voyage.

Avec les timbres en revanche, les frontières sont physiques, douanes enlevées il y a longtemps et que le temps lui-même a si souvent effacées, déplacées ou fermées à tout jamais, au point de dessiner une chronocarte unique en son genre. Les timbres de chacune des îles sont différents. Comme sont différentes les langues qui les nomment, les visages qui y sont gravés, les événements fixés dans leurs couleurs. La philatélie est une tentative d'affronter l'entropie. De générer un fragment d'ordre dans le désordre cosmique. Le goût de la collection comme consolation. Une bataille vaine, mais insatiable.

Chaque écrivain est une délicate chimie personnelle grâce à laquelle un esprit nouveau métabolise, transforme et restitue, sous une forme inédite, non l'univers brut, mais l'expression sublimée de la matière qui le précède. Une fois encore, arracher au bloc de marbre l'esclave dont il est captif. En lisant une des œuvres majeures conçues par la littérature durant la Nouvelle Histoire, le Narrateur partage jusqu'à fort tard dans la nuit l'épopée d'un homme qui attend. Au bord d'une mer ténébreuse, mythique et furieuse, le protagoniste de la fable languit et s'exalte, se désespère et s'élève, s'abandonne voluptueusement à l'ennui et s'offre des plaisirs vulgaires tandis que deux nations ennemies se surveillent sans répit.

Le Narrateur se regarde dans ce miroir et voyage main dans la main avec l'homme qui attend. Avant de s'endormir, il est atteint par une image : « Il vient un moment où le bonheur – la tranquillité –, c'est d'avoir usé autour de soi beaucoup de choses, à force de s'y être trop frotté, à force d'y avoir trop pensé. »

Les ingénieurs quittent la Station à la première heure. C'est le véhicule qui les a amenés quelques jours plus tôt qui vient les chercher. En civil, ils ont l'air de mannequins détériorés. Sans leur uniforme, le noumène les abandonne. Ce sont des hommes de carton-pâte.

Au risque d'être critiqué, le Narrateur entre dans la cabane. Au pied des couchettes il y a une structure. Elle pourrait faire penser à un poumon d'acier ou à une énorme boîte à chaussures. Elle émet un bourdonnement semblable à celui d'un réfrigérateur. Sur une

de ses faces, quelqu'un a écrit le prénom du Narrateur et les coordonnées de la Station. La vue de son prénom écrit le secoue avec la force d'une décharge électrique. Toujours ce premier instant d'étourdissement, comme si, parmi tous les prénoms, le moins compréhensible était celui que ses parents ont choisi pour lui.

Les ingénieurs reviennent à l'instant où le Narrateur dit au revoir à sa femme au téléphone. Ils passent devant sa fenêtre sans le saluer ni se retourner. Dans la lumière qui commence à décliner, ils sont fugaces et interchangeables, au point que le Narrateur est conscient que seul un acte de foi, la foi en une routine établie quelques jours plus tôt, lui fait croire que ces corps qui passent sont ceux des ingénieurs.

À minuit, alors que le sommeil l'a vaincu depuis un moment, les lecteurs transmettent un rapport du Dé sur un événement qui vient de se produire à Empiria, une des îles orientales. Ce rapport mentionne un accident dans une centrale nucléaire. Le Dé confirme la présence de dizaines de morts et la décision, prise par le Conseil des Conseils, d'établir un blocus sanitaire autour de l'espace insulaire. Des navires-hôpitaux de la plupart des îles du Système se dirigent vers la zone affectée.

Le cas d'Empiria est exemplaire. Sa splendeur passée, qui irradia de sa lumière les anciens continents, les confédérations éteintes, des dizaines de pays qui n'existent plus que dans les textes, est aujourd'hui figée dans une spirale de pénurie morale et physique, au point que l'île glisse, lentement mais fatalement, vers sa disparition.

Le Système ne versera pas une larme sur cette perte. Le Narrateur est conscient que dans l'Histoire Nouvelle une catégorie comme la compassion n'a pas sa place, c'est un simple fantasme. En revoyant les documents qui recueillent l'aventure d'Empiria, il remarque une tension entre un esprit belliqueux et une profonde sensibilité. Ce conflit entre mort et création, chaos et raison, se résout de manière dramatique dans l'Histoire moderne. Les fruits d'Empiria, ses réussites, ravis par la logique du Système, dissous en lui, survivent en tant qu'idoles, que fresques peintes par une

main savante et élégante, mais que le contact avec les intempéries a détériorées sans remède. Empiria est une enseigne pleine de prestige, mais les enseignes ne nourrissent pas les bouches. Ce ne sont que des masques plus ou moins licites. Empiria n'a pas donné de technicien de premier rang, de leader systémique, d'Idéologue de renom depuis vingt générations. Son odyssée spirituelle est celle d'un animal rassasié et vieux, d'un pachyderme illustre qui a éclaté sous son propre poids.

Le Narrateur regarde à la télévision les navires-hôpitaux entourer l'île comme un cercle de fer. Derrière les consignes aimables et l'habituelle grandiloquence, il devine que se cache une expédition punitive. Empiria et ses habitants sont condamnés à la réclusion.

Ils ne sont plus des Originels. Finalement, après des milliers d'années, ils sont devenus, sont en train de devenir, vont pleinement devenir des Étrangers.

La tombe des chiens semble retournée. Le capitaine ingénieur se plaint amèrement. Puanteur et vermine sont incompatibles avec sa tâche. Le Narrateur se voit obligé d'exhumer les restes et de les brûler au lance-flammes. Un travail de boucher.

En enfilant sa tenue de néoprène, il ressent le plaisir des uniformes. L'espace d'un instant, en pointant son arme sur le tas informe des cadavres, il est assailli par la tentation de la détourner en direction des militaires. Cette tentation ne dure qu'un instant, mais elle offre au Narrateur, tout au long de la journée, un mélange de panique et d'extase.

Le Dé propose un Pentalogue d'Urgence pour Empiria :

1. Interdiction de quitter l'île.
2. Gel des capitaux.
3. Contrôle du Conseil d'Empiria par le Conseil des Conseils.
4. Fermeture des Stations Météorologiques.
5. Loi martiale sur le territoire.

Il pense à ses égaux sur l'île, des hommes qui, comme lui, cohabitent avec des mesureurs de présences, des bêtes aimables et des machines mesquines, des horizons menacés. Une solidarité confuse l'accable, un sentiment de honte et quelque chose de

proche de la compassion, la vieille pulsion de la rage qui se fraie un chemin entre des mois d'obéissance. Il imagine ses pairs quittant les Stations, retournant chez eux où les attendent des familles qui parlent une langue incompréhensible mais qui connaissent des émotions identiques aux siennes, des aspirations et des peurs semblables, une anatomie qui répond aux mêmes plaisirs et aux mêmes douleurs.

Il y a un timbre d'Empiria dans la collection de son père. Il célèbre un temple de pierre blanche sous un ciel bleu éclatant. Ce sont les couleurs d'un drapeau éteint. La ruine d'une ruine.

Journée neutre, vide d'événements.

Dans les régions tropicales de la planète, où la température et l'humidité sont très élevées, franges abandonnées par le Système à leurs luttes intestines, espaces occupés par les Étrangers et leurs formes d'autogouvernement, comme ils appellent ça, anarchie, tyrannie, fratrie, fragments du monde où la vie croît dans le désordre et la brutalité, sans trace de tolérance, l'*Homo sapiens* a tourné le dos à l'évolution pour se replier vers son passé de singe.

Allongé sur son lit, négligent, gagné par la paresse, le Narrateur regarde des photos où des hommes et des femmes s'entassent dans des mégapoles livrées à l'avancée de la jungle, aux crues des fleuves, à la détérioration végétale et minérale, immenses espaces jadis occupés par des bureaux, des collèges ou des arsenaux et reconquis aujourd'hui par la Nature, jalons du développement scientifique et technologique de l'Histoire moderne qui n'ont pas pu supporter la transition vers les structures politiques et économiques de la Nouvelle Histoire, au point que le Système les a abandonnés à leur sort, en les laissant tomber.

Sur ces photos les hommes ferment la bouche avec ardeur ; les femmes ont l'air d'animaux difficilement domestiqués ; l'enfance est un geste sauvage, insolent. Tous portent des haillons où d'invraisemblables vêtements : chapeaux à plumes, morceaux de draps, chaussures monstrueuses. Ils ont l'air drogués avec quelque chose de plus puissant que l'opium ou la cocaïne : la colère, l'absence d'espoir, l'oubli de toute tendresse.

Le Narrateur scrute ces visages et n'y trouve que des formes de la violence. Mais il ne peut éviter d'éprouver une séduction inattendue. Il s'est penché au-dessus d'un abîme et, tout en bas, au milieu de l'obscur courant du temps, des yeux lui ont rendu son regard.

Des yeux qui ressemblent aux siens.

Le Système peut être considéré comme l'expression perfectionnée d'une aspiration : la réduction de l'existence humaine à une technique pavlovienne, le développement maximal du réflexe conditionnel qui lie l'obéissance à la récompense et la désobéissance à la punition.

Le Narrateur réfléchit à la structure qui l'entoure, à la hiérarchie dans laquelle il est né, les formes de contrôle que sa détermination illustre, et il s'admire lui-même comme sbire fidèle. À côté de cette évidence, il remarque que depuis quelques semaines sa conscience, jusqu'à ce jour efficace et pointilleuse, irréprochable du point de vue administratif et pragmatique, est en train de devenir une conscience *critique*.

Après deux jours d'occultation, les ingénieurs réapparaissent. Le Narrateur admire leurs cernes profonds et la pâleur spectrale qui semblent s'alimenter de produits chimiques ou d'huiles industrielles plutôt que de viande et de poisson. Ils ont l'air épuisés et tristes, comme si cela faisait quarante-huit heures qu'ils luttaient contre le malheur. Leur conversation, près des tombes vides des chiens, est pleine de lieux communs. Le capitaine l'invite à boire un café dans la cabane. Le Narrateur accepte et se découvre parlant de lui-même, de son arrivée à la Station, voilà cinq ans, de ses précédentes affectations dans le Système, de sa famille à Attribut 16, et même de son goût pour la littérature. Le capitaine acquiesce avec indifférence ; le lieutenant se contente de fumer et de servir des tasses de café. En quittant la cabane du développement et du maquettage, le Narrateur est conscient de deux faits. *Primo* : que la caféine l'empêchera de dormir. *Secundo* : qu'il a raconté beaucoup, peut-être trop, de choses sur lui-même.